

sur « Fatime, » avait vu briller sur le pavé un morceau de verre, mince débris d'une bouteille, bue peut-être par Drouet ou quelqu'un de ses compagnons. A tout hasard, il l'avait ramassé et mis dans sa poche.

Quelques minutes après, ils étaient sortis de la ville et il couraient au triple galop sur la route de Dun.

La nuit était belle, les deux juments infatigables, et minuit n'avait pas encore sonné aux horloges de Varennes, que déjà M. de Varni et Claude en étaient bien loin.

V

LE SANG INNOCENT.

De Varennes à Dun, il n'y a guère que cinq lieues, mais par un chemin montagneux et difficile. M. de Varni et Claude, galopant sur la crête des collines, sur la pente des ravins, au bord des marais et des précipices, ressemblaient à ces cavaliers de la nuit qu'ont chantés les ballades allemandes.

« Zulma et Fatime » avaient le pied si sûr, qu'elles franchissaient les plus périlleux obstacles sans avoir l'air de se douter ni de l'obstacle ni du péril.

Cependant à un endroit de la route où la montée devenait assez roide pour les forcer à ralentir un peu la vitesse de leur allure, M. de Varni mit sa jument au trot, et demanda à Claude :

— Depuis combien de temps croyez-vous que nous soyons sortis de Varennes ?

Claude regarda le ciel, interrogea les étoiles avec le coup d'œil exercé d'un homme habitué à la vie des champs, et répondit au vicomte :

— Il est une heure du matin.

— C'est cela, et nous devons avoir fait au moins la moitié de la route ; nous arriverons à Dun avant le jour ; nous y trouverons M. de Bouillé, venu de Stenay pour attendre les nouvelles et se tenir prêt à tout... A six heures du matin, nous pouvons être de retour à Varennes : nous délivrons le roi, et alors... oh ! alors, je pourrai songer à mon malheureux fils ; je pourrai questionner le calomniateur, éclaircir cet affreux mystère, savoir d'où est parti ce coup terrible. Une fois le roi sauvé, la tâche faite à l'honneur de mon nom disparaîtra vite, dussé-je la laver avec mon vieux sang !...

Pendant que le vicomte parlait ainsi, les deux cavaliers étaient arrivés sur le plateau d'une colline qui dominait le paysage à plusieurs lieues de distance.

Les nuits sont si courtes, à cette époque de l'année, que déjà une bande blanchâtre, légèrement irisée d'opale, commençait à rayer le ciel et à faire pâlir les étoiles.

A cette imperceptible clarté matinale, M. de Varni et Claude purent voir le chemin qu'ils avaient encore à parcourir. C'était d'abord une descente longue et rapide courant en rampe sinueuse au flanc de la colline qu'ils venaient de gravir. Au bas, le chemin s'enfonçait dans une vaste forêt qui se déroulait à l'horizon comme une ombre immense, laissant à peine jouer sur la cime de ses grands arbres ou au bord de ses massifs quelque lame nacrée, quelque lumineuse dentelure qui en dessinait la silhouette. Dun était derrière cette forêt.

M. de Varni étendit la main dans cette direction :

— Là est le salut ! s'écria-t-il ; puis il approcha l'épée des flancs de « Zulma » pour la lancer au galop.

Mais en ce moment, Claude et lui s'aperçurent que Zulma était dégoûmée.

Claude, en serviteur bien appris, sauta à terre, remit la gourmette ; en même temps, examinant cette noble bête comme pour voir si tout était en bon état, il se baissa avec la rapidité de l'éclair, et, cassant en deux le morceau de verre qu'il avait ramassé à Varennes, il en introduisit un fragment entre la corne et le pied de Zulma.

Ensuite il se rapprocha de Fatime, à laquelle il fit la même opération : une seconde après, il remontait en selle, faisant signe au vicomte qu'il était prêt à le suivre.

Les deux juments étaient si ardentes qu', pendant les premières minutes, leur allure resta la même, mais bientôt cette allure fléchit, et M. de Varni s'écria avec un accent de douloureuse colère :

— Darnioli, ma jument boire !

— C'est bizarre, la mienne aussi ! répondit Claude.

— Oh ! malheur à nous ! que peut-il donc leur être arrivé ?

— Ce n'est rien, un peu de fatigue, voilà tout ; songez que depuis Châlons elles n'ont rien mangé, et que nous allons d'un train diabolique...

— Oui, diabolique, reprit M. de Varni avec un rire d'insensé ; oui, c'est bien l'enfer qui parlait tout à l'heure par la bouche de ce délateur... c'est l'enfer qui arrête notre course au moment où nous touchions au but... Ah ! je me trompais donc encore... Dieu ne m'a donc pas pardonné !

Zulma et Fatime bronchaient à chaque instant ; à chaque instant aussi, le désespoir du vicomte devenait plus violent : il labourait de coups d'éperons le flanc de sa monture, qui, peu habituée à un pareil traitement, se cabrait, ruisselait de sueur, ou s'arrêtait tout à coup en travers du chemin, tremblante comme une feuille.

Cependant les minutes s'écoulaient, l'aube commençait à paraître très-distinctement.

La douleur de M. de Varni devint du délire. Au milieu de l'horrible scène de la maison de Sausse, il avait été soutenu par l'espérance de sauver le roi. Ensuite, l'extrême rapidité de sa course, l'idée d'arriver à Dun avant le jour, avaient suffi pour l'étourdir et faire diversion au tumulte de ses pensées ; mais, dans ce moment, la réalité lui apparut tout entière. Elzéar déshonoré, le roi captif, cette œuvre qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, manquée, brisée, perdue, tels furent les fantômes qui se dressèrent devant lui.

Ses tempes battaient, son front brûlait ; il passait des malédiction aux prières. Tantôt il suppliait Zulma, comme si elle avait pu l'entendre : « Par pitié, encore ces deux lieues ! » lui disait-il en la flattant de la main ; tantôt il l'accablait de coups furieux ; et, au milieu de ces vicissitudes, le temps passait et les cavaliers n'avançaient pas.

A la fin, Claude dit à M. de Varni :

— Monsieur le vicomte, plus ces bêtes sont fines, plus ces traitements les mettent hors de service. Abandonnons-nous à elles ; allons au pas, s'il le faut. Si vraiment nous n'avons plus que deux lieues à faire et cette forêt à traverser, nous pouvons encore arriver à Dun avant le départ du marquis de Bouillé.

M. de Varni finit par se rendre à cet avis : ils s'engagèrent au pas dans la forêt ; mais là, le chemin n'était plus tracé quoiqu'il fit grand jour, le vicomte et Claude avaient peine à diriger.

Arrivés à un carrefour d'où partaient plusieurs sentiers dont on n'apercevait pas l'issue, ils eurent encore un instant d'hésitation et de doute. Au bout d'un de ces sentiers, ils virent une maison de bûcheron.